

Matinées

Par quelques douces matinées de mon enfance, mon père et moi « traversions au parc ». Papa aimait bien, pendant ses tranquilles vacances, lire son journal en plein air, au parc des Braves. Au moment de franchir notre Chemin Sainte-Foy, il retenait fébrilement ma petite main. C'était un homme prudent. Et quelque peu craintif.

Sur l'autre rive, je pouvais gambader à mon rythme au hasard des sentiers. De temps à autres, je revenais à ses côtés pour lui faire part de mes trouvailles : une petite branche contorsionnée, un caillou coloré, un trèfle à quatre feuilles. Alors il commentait, avec ferveur. Et force détails. Parfois plus que n'en souhaitait mon cœur d'enfant.

Nous parcourions le chemin qui ceinture la partie basse du parc, à la recherche du banc qui serait, pour quelques heures, le centre de notre royaume. Un banc qui soit à l'ombre d'un grand arbre et qui soit entouré d'assez de sable pour m'être un agréable terrain de jeu.

Papa s'y installait, regardait tout autour, semblait prendre la mesure de l'univers que pour cette matinée, il faisait sien. Il caressait du regard le gazon, les arbustes, les arbres. Et les montagnes au loin. Papa aimait les lieux et les choses sans rêver d'en être propriétaire; les contempler le rendait heureux.

La pelouse était en belle santé. Ici et là, des bosquets de roses égayaient l'espace. Tout était bien entretenu. Aussi, papa prenait-il soin lorsque nous croisions un employé, de le remercier pour son travail.

Entre sol et ciel, des dizaines d'arbres me paraissaient soutenir une voûte avec leurs grands bras. Papa me révélait que ces géants avaient en terre autant d'orteils que de doigts au firmament, et que leur tronc était un étonnant canal où se croisaient lumière et aliments.

Nous examinions de la main et de l'oeil, l'écorce de l'arbre qui nous servait de parasol. Papa en profitait pour m'apprendre de quelle espèce était cet arbre. Il me signalait aussi quelques fourmis, que je trouvais bien minuscules, et que lui louangeait pour leur vaillance et leur art de coopérer.

Et puis... papa me suggérait un jeu... et se mettait à la lecture du quotidien qu'il avait transporté sous le bras, comme d'autres leur pain.

Alors *Le Devoir* devenait le plus redoutable des écrans entre lui et moi. Je m'installais aux pieds de mon

«liseur». L'étendue de sable à l'avant de notre banc, devenait un tableau, et une brindille m'était une craie. Des petits cailloux s'intégraient parfois à mes travaux.

De temps en temps, j'osais interrompre la lecture de mon trop sage compagnon. Papa me répondait, distraitement, brièvement, avant de m'inviter à... trouver des feuilles que nous pourrions comparer... des bouts de bois qui pourraient être sculptés... des... dès qu'il aurait fini de lire son journal.

Je m'efforçais de trouver plaisir à ces missions. Je rapportais quelques feuilles et plusieurs bâtonnets pour la séance de magie qu'il m'avait fait entrevoir.

Mais la lecture de son journal du matin, qui était pourtant moins épais que celui du soir, me paraissait interminable. Entre deux dessins, entre deux récoltes, je regardais souvent où il en était. Il s'attardait à la une.

S'éternisait en page éditoriale. Voyageait longuement dans les nouvelles internationales. Se complaisait dans les pages Arts et lettres. Moi j'attendais mon heure intime, ma leçon de botanique, ma démonstration de taille-directe.

Mais il fallait aussi franchir la rubrique économique. Heureusement pour moi, elle était à l'époque plutôt courte.

Je jouais seule, il le fallait, et cela jusqu'aux avis de décès. Je m'amusais et j'espérais. Ajoutant quelques variantes à mon butin ou cherchant de nouveaux signes dans le sable.

Mon compagnon jetait coup d'oeil à la recette proposée en *page féminine* (que le journal ayant pour devise « Fais ce que dois » affichait encore en ces années cinquante). Papa évoquait en termes gourmets le menu de notre prochain repas dont il avait pris soin de s'enquérir

avant de quitter notre domicile. Puis, il me proposait (... enfin!) d'examiner mes trouvailles.

On scrutait des feuilles, d'érables, de chênes et de rosiers sauvages. Papa me signalait que les nervures tracent un petit squelette d'arbre et que souvent...

« Regarde, la forme de la feuille est semblable à celle de l'arbre d'où elle vient ». J'étais impressionnée.

Notre bras droit se faisait branche. Nous tenions une feuille en direction d'un arbre et nous jouions à associer les formes. Ce jeu me fascinait.

Ensuite, papa sortait son couteau. Un canif bien ordinaire qui ne le quittait jamais. Un outil qui pouvait servir à partager un fruit lors d'un pique-nique, mais qui permettait surtout d'improviser des petites séances de sculpture.

Sous mes yeux attentifs, l'artiste examinait ma banque de matériaux. Il y avait beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Papa évaluait... « Trop ceci... Cela ne... » Il en retenait deux ou trois qu'il déposait sur le banc, entre nous. La consigne exigeait une distance entre lui et moi lorsqu'il utilisait son arme tranchante. Prudence oblige.

Enfin, il choisissait le plus prometteur de nos morceaux de bois. Il le regardait de toutes parts, amorçait un premier décapage, regardait à nouveau sa forme, rêvait un peu, avant de m'annoncer ce qu'elle lui suggérait. Ce qu'il tenterait de mettre en valeur, de faire apparaître, de faire voir à mes yeux ingénus.

C'était parfois un totem. Papa admirait les peuples amérindiens. Leur lien à la nature, leur mobilité, leur sens du sacré.

C'était parfois un profil d'homme ou de femme.

Une fois parmi d'autres, ce fut une tête de cheval. C'est une forme fière. L'unique cavalier d'un invisible jeu d'échecs. Je l'ai encore à portée de la main. Il est bien tourné. Original. Libre. Quoique inachevé. J'y entrevois Pégase. Sans ailes.

Pendant notre séjour au parc, lorsqu'un oiseau nous offrait clairement son chant, papa lui répondait, reproduisant de façon étonnante la tonalité et le rythme. Il arrivait qu'entre eux une conversation s'engage. Je découvrais que celui qui à la maison nous enchantait de sa flûte traversière, savait faire de la musique même sans son instrument! Et si plusieurs oiseaux aux chants variés nous offraient un concert, papa disait : « C'est comme à la symphonie! ». Je ne mesurais pas, en ce temps-là, tout ce que ce mot faisait vibrer en lui.

Après quelques moments de récréation commune, papa reprenait son journal. C'est en voyant poindre la

chronique du jeu d'échecs et la grille des mots croisés que je m'inquiétais le plus. Que de grilles! J'aurais aimé plus de liberté!

Quelle énigme que ces cases noires et blanches encombrées de couronnes, de crinières et de créneaux. Alors je cherchais un espace où je pourrais me tracer un jeu de marelle.

Un beau caillou à la main, je tentais à cloche-pied de gagner mon ciel. Papa, scrutant le petit dessin de l'échiquier, s'émerveillait en découvrant le stratagème mis en place par l'expert pour remporter la joute. Je me félicitais pour ma part de n'avoir encore piétiné aucune ligne. Et je relançais mon caillou.

Car je devinais que papa ferait longuement usage d'un autre instrument qu'il portait toujours sur lui : son *crayon à mine*. Il s'attaquerait aux mots croisés. Vérifierait tous les indices, horizontaux et verticaux. Il

réfléchirait le tout une seconde fois. Heureusement j'aimais la marelle.

Lorsqu'il se découvrait irrémédiablement en panne, nous revenions à la maison. En après-midi, il consulterait notre petit Larousse. Ou peut-être le grand, en deux volumes, reçu de la tante May, sa douce marraine d'ascendance irlandaise. Alors, d'une page et d'une planche à l'autre, au hasard des citations, des homonymes et des exceptions, il ne verrait pas le temps passer. Alors, il ajouterait peut-être au menu de notre repas du soir, quelque causerie sur ses nouveaux savoirs. Nous le trouvions parfois austère.

* * *

Au retour du parc des Braves, papa et maman échangeaient des nouvelles de leur matinée. Tante Sara

avait téléphoné. Le boulanger était passé. On annonçait un recueil d'Alain Grandbois. Nous avons vu un superbe geai bleu.

« La petite a été bien fine. » Fine? Mais pas assez pour lui dire combien je le trouvais grand.

C'était un petit homme plutôt rond. Bien peu sûr de lui-même.

Je l'aimais beaucoup mais ne le savais pas autant. Pas autant que maintenant. Que maintenant qu'il est absent.

Absent? Pas vraiment.

Puisque un cavalier, un journal, un oiseau, maintes fois le raniment en mon esprit.

Puisque j'aime dessiner. Des arbres, des chevaux, des gestes.

Puisque j'aime, à l'ombre de mon père, écrire pendant de longues belles matinées. Qui me paraissent toujours trop vite en allées.

Geneviève DeCelles

août 2007

www.genevieve-decelles.qc.ca